

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures - M. Albert Picard. - La Paix, d'après M. Rondell. - La Guerre, d'après M. Rondell. - L'Hamster vulgaire.

TEXTE: - Nos Gravures. - Les Dolomites. - Le Tableau accusateur. Nouvelle Historique. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Les Noces d'Argent d'une Flûte Fantaisie. - Causerie. Voulez-vous être heureux? - La Fin de Rémo. - L'Ancienne Domesticité nobiliaire. - La Tour au Lierre. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N^o. 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N^o. 40.

— 10^e ANNÉE. —

7 Août 1880.

NOS GRAVURES.

M. ALBERT PICARD.

Le barreau de Bruxelles a perdu naguère un de ses membres les plus éminents, en la personne de M. Albert Picard, emporté presque d'une manière foudroyante dans la nuit du 18 juin dernier.

M. Picard est né à Landelies le 17 septembre 1821; élève brillant de l'Université de la capitale, il avait à peine vingt ans quand il fut reçu docteur en droit.

En 1867, les suffrages du barreau l'appelèrent au bâtonnat, et cet honneur lui échut deux fois encore, en 1871 et en 1875.

Elu par le canton de Bruxelles, il entra au Conseil provincial le 4 juillet 1865; en 1867, il en était déjà le vice-président, et le 9 juillet 1869, il fut élevé à la présidence de l'assemblée, à l'unanimité des voix; depuis cette époque, son mandat fut chaque année renouvelé.

Comme avocat, comme jurisconsulte, M. Picard jouissait d'une grande autorité, puisée moins dans l'éclat de la parole, que dans cette souveraine puissance que donnent la logique et la science, unies à la plus grande loyauté. Comme président du Conseil provincial du Brabant, il déployait dans la direction des débats une intelligence rare, une délicatesse exquise, une impartialité irréprochable, qui lui avaient concilié les sympathies et l'estime de ses adversaires politiques.

M. Albert Picard était depuis vingt-trois ans membre du Conseil d'administration de l'Université libre de Bruxelles. En 1878, il avait été promu au grade d'officier de l'Ordre de Léopold.

LA PAIX ET LA GUERRE.

L'auteur de ces deux tableaux a voulu nous montrer, — sous une forme allégorique et par un frappant contraste, — d'une part les douces et les joies que goûtent les familles où

règnent la concorde et la paix; d'autre part, les calamités et les misères qu'entraînent derrière elles les querelles et les guerres domestiques.

La paix nous apparaît ici sous le charmant aspect d'une jeune famille de ramiers. La plus étroite union, la plus parfaite harmonie règnent entre parents et enfants, qui croissent en sagesse et en beauté sous l'œil vigilant de leur mère et sous la sévère surveillance du père. C'est là un vrai modèle de bon ménage, vivant heureux du bonheur qu'il trouve en lui-même, toujours content du sort qui lui tombe en partage, toujours supportant gaiement et avec

des coups et de sanglantes batailles. Le père rentre au logis à des heures indues, est sans pitié pour sa compagne et la laisse manquer du nécessaire; aussi est ce la misère la plus grande qui règne dans ce pauvre gîte. Comparez leur réduit tout délabré au site charmant et pittoresque où nichent leurs voisins. Les voilà encore une fois aux prises; le père saisissant sa compagne à la gorge, la pousse hors du nid, et pendant la lutte les œufs sont brisés, tombent sur le sol; tout espoir d'avoir une heureuse couvée et un paisible foyer est à jamais détruit!

L'HAMSTER VULGAIRE.

L'Hamster, qui est très-voisin du rat et habite le Nord, est un des plus nuisibles rongeurs

Il appartient au genre „Cricetus,” et comprend une douzaine d'espèces, se distinguant particulièrement par un corps lourd, des jambes courtes, une petite queue conique un peu velue, et par des abajoues très-développées.

L'hamster est un animal fouisseur, vivant sous terre à la campagne, se nourrissant de racines et de graines, qu'au moyen de ses abajoues il transporte au fond de sa demeure.

Son terrier est digne d'être remarqué et témoigne de l'intelligence et de l'habileté de ce rongeur. Il se compose de plusieurs petits compartiments, creusés à une profondeur variant de un à deux mètres, suivant la nature du sol et aussi l'âge et le sexe de l'animal. La pièce principale, qui sert d'habitation, est tapissée avec soin de paille et de feuilles sèches; deux chemins y conduisent, l'un est le couloir d'entrée, l'autre, sinueux et vertical, est préparé en cas de danger. A cette pièce principale communiquent d'autres chambrettes, servant de magasins de vivres et reliées entre elles par des galeries.



M. ALBERT PICARD.

résignation les légères contrariétés de la vie, sans jamais se les rejeter l'un sur l'autre.

La seconde scène nous donne au contraire l'exemple d'un mauvais ménage, où père et mère ne passent pas un seul jour sans se lancer des provocations, qui se terminent par

LES DOLOMITES.

Sous le titre de: Le Tyrol et le pays

des Dolomites, un de nos compatriotes, M. Jules Leclercq, a publié dernièrement à Paris un livre qui constitue une des relations de voyage les plus intéressantes qui se puissent lire, tant à cause de la nouveauté du sujet que de la façon animée, colorée avec laquelle il est traité.

„Les Dolomites, nous dit l'auteur, ne sont pas une peuplade, mais des montagnes calcaires. Elles doivent leur nom au géologue français Dolomieu, qui le premier observa leur structure. La région qu'elles occupent n'est pas aussi éloignée que pourrait le faire croire la singularité du nom : elle n'est ni dans l'Himalaya, ni dans les Andes, mais sur le revers méridional des Alpes. Elle est située en partie en Autriche, en partie en Italie, et comprend cette portion du Tyrol et de la Vénétie qui s'étend entre l'Adige, l'Eisack et le Piave. C'est dans ce rayon relativement restreint que se trouvent les sites les plus grandioses non seulement des Alpes, mais peut-être de l'Europe entière.”

Pour donner une idée de la manière de M. Jules Leclercq, nous reproduisons la relation d'une de ses excursions : une pareille plume fait certainement honneur à notre pays.

„Après une montée de deux heures, nous atteignons le col des Tre Croci (1819 mètres), ainsi nommé à cause des trois croix de bois qu'on y a érigées. Celle du milieu git par terre, renversée sans doute par l'ouragan.

Le col présente l'aspect d'un grand plateau gazonné, où végètent quelques pins chétifs. Nous y sommes accueillis par une bise aiguë venant en droite ligne des neiges perpétuelles, et qui en un instant nous glace la sueur sur la peau. C'est qu'à cette altitude rien n'arrête les courants de l'atmosphère. Un silence profond plane sur la contrée. Aucun oiseau ne traverse les airs, aucun torrent ne bondit sur le sol. C'est le calme absolu des hautes régions.

La vue est d'une indescriptible sauvagerie. Autour de nous se dressent tous les pics de l'Ampezzo, le Pelmo et la Rochetta, la triple cime de la Tofana, le Monte-Navalau, le Mezodi, et derrière le col des Tre Croci, le dôme neigeux de la Marmolata qui s'estompe vaguement dans un prodigieux éloignement.

Ce que je ne saurais peindre, c'est l'admirable silhouette du Monte-Cristallo, qui, dans la pure atmosphère, découpe au-dessus de nos têtes les lignes fines et nettes de ses pitons profondément ridés. Le gigantesque soulèvement de pierre nous écrase de toute son élévation. Nous en cotoyons la base, et nous ne pouvons détacher les yeux de son front superbe, entaillé de caractères mystérieux qui racontent peut-être l'histoire du monde, et que le géologue n'a pu encore déchiffrer.

Le Cristallo, comme toutes les Dolomites, est empreint d'un caractère de grandeur solitaire : il trône à part, et c'est à son isolement qu'il emprunte sa majesté. Les mesures les plus récentes lui donnent une altitude de 3,260 mètres, inférieure de 3 mètres seulement à celle de la Tofana. Sa plus haute cime fut gravie pour la première fois au mois de septembre 1865 par le docteur Grohman. L'intrépide grimpeur viennois attaqua le colosse par la passe Cristal, qui s'ouvre aux Tre Croci, l'endroit même où nous nous trouvions en ce moment. J'eusse voulu en faire à mon tour la conquête et ajouter cet exploit à la liste des ascensions que j'ai faites dans les différentes parties du monde, mais ce genre d'expédition n'entraîne guère dans les goûts de mon compagnon.

Au pied de la montagne, on a érigé une petite hutte en pierre, où nous nous arrêtons une minute. L'intérieur, composé d'une chambre unique, peut avoir 12 mètres carrés de superficie. Le parquet est jonché de branches de sapins qui répandent dans la place une odeur résineuse. Des bancs en bois courent tout le long des murs. Dans un coin, une cheminée où se voyaient les traces d'un feu récent. Une toiture en planches abrite cette grossière habitation, destinée sans doute aux voyageurs surpris par la tempête dans ces lieux inhospitaliers.

Il est temps de poursuivre notre route, car il nous faut faire le tour entier du Cristallo, et si possible aller l'admirer du sommet du Monte-

Piano. Nous laissons derrière nous le col des Tre Croci, et nous descendons dans le val d'Auronzo par un sentier en zigzag tracé à travers une forêt de pins si épaisse que la lumière du jour y pénètre à peine.

Nous marchons une heure entière sous ces ombrages pleins de mystère et de silence, puis soudain s'ouvre une clairière herbeuse, comme une émeraude enchâssée dans une bordure de forêts.

De là, le regard embrasse l'amphithéâtre dolomitique connu sous le nom de Cirtica Malcora.

C'est une de ces scènes alpestres en présence desquelles on déplore la pauvreté des langues humaines. Autour de la verdoyante vallée d'Auronzo, dont la végétation vigoureuse contraste avec la désolation et l'éternelle stérilité des hautes cimes, une armée de montagnes rangées en cercle déploient leur sublime féerie de crêtes dentelées, de contreforts de précipices, au-dessus desquels plane la lueur des neiges séculaires. Les cimes surgissent l'une derrière l'autre, toutes gigantesques, formidables. Des torrents marquent sur leurs parois des traînées de poussière aqueuse. De longs rubans de neige sont éparpillés sur leurs flancs stériles. Des glaciers bleuâtres scintillent dans les crevasses. Des nuages floconneux, légers comme de la mousseline, flottent autour des pinacles aériens.

C'est divinement beau, et quiconque a vu ce prodigieux entassement de cimes étincelantes, ne peut l'oublier. L'imagination ne saurait rien inventer de plus grandiose.

Même après le cirque de Gavarnie, il faut voir la Circa Malcora. L'enceinte de Gavarnie n'est ni si variée ni si étonnamment grande. La nature semble avoir voulu atteindre ici aux dernières limites du sublime. Voilà pourquoi il faut renoncer à décrire ce que ne pourrait rendre même la plume d'or d'un poète. On ne peut que contempler dans une muette admiration un pareil site, et se le graver religieusement dans l'esprit, pour en goûter plus tard le souvenir et en savourer l'inexprimable poésie.”

LE TABLEAU ACCUSATEUR.

Nouvelle historique.

I.

Pendant la seconde moitié du seizième siècle, la ville de Londres vit affluer dans son sein un grand nombre de peintres flamands et hollandais, comptant y faire fortune, comme Holbein, qui venait de mourir. Parmi ces peintres figurait l'Anversois Bartholomé Braugmarten, accompagné de sa jeune femme, dont le teint fleuri, les cheveux dorés, la taille élégante faisaient merveille auprès des lords qui venaient voir l'atelier de l'artiste, pour contempler l'original des fermières qu'il plaçait toujours au premier plan de ses compositions.

M^{me} Braugmarten, qui était la fille d'un hôtelier de Malines, inspirée par les souvenirs de son ancienne condition, loua dans le quartier de Holborn une vaste maison et fit suspendre au-dessus de la porte d'entrée principale un des tableaux de maître Bartholomé, sur lequel le peintre inscrivit à regret ces quatre mots en grosses lettres : „A la Belle Flamande.”

La nouvelle hôtellerie devint bientôt la taverne à la mode, et deux années s'étaient à peine écoulées que les plus riches étrangers en avaient fait leur pied à terre favori.

En l'an 1586, le 28^e du règne d'Elisabeth, la taverne de la Belle Flamande était à son plus haut degré de splendeur. On voyait alors rassemblés dans les salles de ce logis obscur, des personnages qui ont joué dans la politique ou dans la littérature un rôle éminent. Shakespeare venait apprendre le cœur humain au milieu de cette foule tumultueuse. Ce fut là peut-être que posèrent devant lui le rêveur Hamlet, le joyeux Falstaff et toutes les vivantes figures de ses drames.

Un mouvement continu régnait dans ce petit monde. Le bruit des chevaux, les cris des valets annonçaient à chaque instant l'arrivée ou le départ de quelque voyageur. Les voix s'ap-

pelaient, se répondaient, se croisaient sans cesse. Il était difficile de distinguer aucun son au milieu de cette rumeur continuelle, à moins qu'un montagnard du pays de Galles ou quelque officier de marine habitué à se faire entendre au-dessus de l'orage, ne cherchât à montrer la force de ses poumons à ses convives émerveillés.

Pendant maître Braugmarten, loin d'être fier d'une telle affluence, ne pouvait se consoler de l'oubli dans lequel il était tombé. Son humeur était devenue taciturne. Il laissait à sa femme le soin de l'hôtellerie et bornait son rôle à une surveillance distraite et chagrine. Les grands seigneurs le frappaient gaiement sur l'épaule ; mais l'orgueil du peintre ne s'accommodait pas de l'amitié qu'on accordait à l'hôte.

En vingt ans, Bartholomé n'eut que deux bonheurs : le premier, pour avoir vu admirer son enseigne par deux artistes italiens ; le second, parce qu'un gentilhomme de Cornouailles se fit peindre par lui.

Cette heureuse aventure ne s'était pas renouvelée, lorsqu'un matin, Braugmarten fut abordé par un jeune seigneur vêtu avec la plus grande recherche et d'une tournure avenante.

— Mon cher Bartholomé, dit le gentilhomme, que viens-je d'apprendre ? Vous avez un talent merveilleux en peinture et vous n'en dites rien.

L'artiste ouvrit ses petits yeux et resta bouche bée.

— J'en veux juger par moi-même. Il faut que vous fassiez mon portrait ; oui, mon portrait et celui de mes meilleurs amis.

Maître Braugmarten ne pouvait en croire ses oreilles ; mais le jeune homme le tira d'incertitude en ajoutant :

— Si vous n'y trouvez pas d'inconvénient, nous allons vous suivre dans votre atelier à l'instant même.

Le jeune seigneur entra dans la taverne, fit un signe, et aussitôt plusieurs gentilshommes du même âge que lui se levèrent d'une table autour de laquelle ils étaient assis. Ils suivirent leur compagnon auprès de Bartholomé qui les conduisit dans une chambre vaste et bien éclairée, toute pleine de tableaux et d'ustensiles de peinture. Une ébauche récente, placée dans un jour convenable, prouvait que l'artiste n'avait pu renoncer entièrement à de chères illusions, et qu'il travaillait incognito pour une gloire posthume.

II.

Les jeunes gens prirent place sur des esca-beaux de chêne qui garnissaient l'appartement, et bientôt un domestique entra avec plusieurs bouteilles de vin étranger.

Bartholomé, dans l'effervescence de sa joie, versa lui-même à ses hôtes quelques rasades, et alla enfin s'asseoir devant son chevalet, après y avoir posé une toile neuve.

Ce fut avec une vive satisfaction qu'il porta les yeux sur le groupe formé par les gentilshommes. Il eût été difficile de trouver à la cour d'Elisabeth de plus beaux cavaliers. Le plus âgé d'entre eux n'avait pas trente ans, et s'il fallait en croire la richesse de leur costume, l'élégance de leurs manières, ils appartenaient tous à de grandes familles.

Une seule circonstance jeta un peu d'ombre dans l'esprit du peintre flamand.

Les jeunes seigneurs, au lieu de l'épée et du poignard à coquille dont l'usage était alors général, portaient des armes dont la poignée était libre et qui avaient la forme exacte d'une croix : c'était la marque ordinaire à laquelle on reconnaissait les nobles catholiques. Or, Bartholomé était protestant. Cependant, comme il était habitué à recevoir dans sa maison tout le monde avec une égale courtoisie, il n'eut pas beaucoup de peine à prendre son parti, et annonça d'un air glorieux qu'il était prêt à commencer.

Les gentilshommes ne l'entendirent pas. Ils s'étaient rapprochés et se parlaient à voix basse, à l'exception d'un seul, resté à l'écart, et dont toute l'attention semblait absorbée par un livre d'images qu'il tenait à la main. Braugmarten appela vainement à plusieurs reprises le jeune seigneur, qui jusqu'alors avait joué le principal rôle. L'entretien mystérieux continuait

encore et ne semblait pas devoir finir bientôt; mais l'artiste s'avança jusqu'auprès des gentils-hommes et mit fin à leur conversation, en répétant avec humeur :

— Master Babington, quand il vous plaira de poser, nous nous mettrons à l'œuvre.

Le jeune homme que Braugmarten venait d'interpeller ainsi pour la troisième fois, se dégagea enfin du milieu de ses compagnons et répondit :

— Me voilà, Bartholomé, me voilà. Mettez-vous à votre poste et écoutez-moi. Vous allez faire nos portraits; mais, avant d'entreprendre cette tâche, pensez-y-bien, Bartholomé, il faut qu'elle soit terminée dans quinze jours.

Le peintre flamand n'était pas accoutumé à aller si vite. Il eût sans doute désiré plus de loisir; mais il ne fit pas d'objection.

— En quinze jours? Soit, mon gentilhomme. Alors, ne perdons pas une minute. Par qui vais-je commencer?

— Mon cher, répondit Babington, je pense que vous ferez bien de disposer d'abord tous vos personnages sur la toile, afin de ne pas commettre d'erreur. Nous sommes six devant vous; il faut que nos six portraits ne fassent qu'un seul tableau.

C'était encore une surprise peu agréable pour Bartholomé; il croyait avoir six tableaux à faire, mais il se garda bien d'exprimer son mécontentement.

Le jeune homme continua :

— Oui, vous allez nous peindre ensemble, debout et la tête découverte, dans une attitude respectueuse et fière en même temps, la main droite ouverte, la main gauche sur la garde de l'épée. Que tous nos regards soient fixés sur la personne qui regardera votre ouvrage et qu'elle puisse dire en nous voyant: „Voilà six nobles gentilshommes.”

Babington donna ses instructions avec un enthousiasme que n'expliquait pas la simplicité apparente de la pensée. Il regarda ses amis. Ils semblèrent partager son émotion. Bartholomé ne comprenait rien à ces transports.

— Ce sont là, dit-il en lui-même, tandis qu'il taillait une pierre rouge pour son esquisse, ce sont là folies de jeunes gens et d'amoureux.

Et sans s'arrêter davantage, il se mit au travail.

Les gentilshommes vinrent se placer tour-à-tour devant lui. Il les dessina à grands traits, et, quoiqu'il ne se fût pas expliqué l'intention de ses hôtes, il rendit avec une extrême fidélité leur pose et leur caractère.

III.

Cependant le jeune seigneur qui était à l'écart n'avait pas quitté son livre d'images. Il riait parfois aux éclats et restait complètement étranger à ce qui se passait autour de lui.

Enfin son tour arriva de paraître devant Bartholomé; mais il ne sembla pas y prendre garde. Il fallut que Babington s'approchât de lui et l'appelât par son nom.

Le lecteur leva la tête. Mais il eut à peine aperçu son ami, qu'il jeta le livre avec effroi. Une paleur mortelle se répandit sur son visage. Babington s'avançait, un gobelet rempli de vin rose à la main et le sourire sur les lèvres. Il se précipita vers le jeune gentilhomme en s'écriant :

— Qu'avez-vous, Chidiok? Vous tremblez comme une feuille. Qu'avez-vous, mon ami?

Chidiok passa la main sur son front et répondit, en s'efforçant de prendre un air dégagé :

— Ce n'est rien... On étouffe ici... Le sang s'est porté à ma tête...

— Vrai! on ne le dirait pas. Vous êtes devenu aussi blanc que votre collerette. Voyons, Chidiok, je vous en prie, dites-nous quel serpent vous a mordu.

— Voulez-vous le savoir? Mais à quoi bon? Je n'y pense plus.

— C'est donc bien sérieux?

— Eh non! mille fois non! Je tenais devant moi la „Danse Macabre” de maître Holbein, et je m'amusais de voir Madame la Mort présenter sa main de squelette aux usuriers et à d'autres bonnes gens pour les aider à faire le saut fatal,

lorsqu'en tournant un feuillet j'ai vu la Camarde s'approcher d'un jeune seigneur qui tenait dans sa main une coupe remplie... A ce moment vous m'avez appelé. Je vous ai vu devant moi, Anthony, comme le gentilhomme d'Holbein, avec votre air joyeux, et...

Babington ne le laissa pas achever :

— Allons, dit-il, c'est encore une folie, Chidiok; vous êtes toujours le même; vous ne faites jamais un pas sans rencontrer un mauvais présage. Buvez ce verre à M^{me} la Mort, et souvenez-vous qu'elle vient pour tout le monde; un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe!

Chidiok prit le gobelet que lui présentait son ami et le vida lentement. Sa main tremblait.

Babington parut un instant rêveur, mais il reprit bientôt avec le même abandon :

— Maintenant, Chidiok, à votre tour; Bartholomé vous attend. Vous ne vous ferez pas prier, j'espère. Otez votre chaperon, et ne prenez pas un air trop sombre.

— Vous parliez de folie tout-à-l'heure, répondit Chidiok en se levant. Ou je me trompe fort, ou c'est vous qui en allez faire une. Que veut dire ce tableau? A qui le destinez-vous?

— N'en soyez pas en peine; vous y serez, j'ose le croire, en bonne compagnie. Voilà Chornoc de Lancashire, Barnwell, de la maison royale d'Irlande, Al ord, le frère du trésorier de l'épargne: ce sont tous d'honnêtes gentilshommes qui ont su garder la foi de leurs pères. Chidiok de Southampton a-t-il peur de se compromettre en figurant avec eux?

— Non, certes; mais ce tableau est destiné à une femme; vous avez tous je ne sais quelles prétentions à cet égard. Moi, je ne cherche plus les aventures, Anthony; qu'ai-je besoin de paraître au milieu de vous?

— Vous le saurez plus tard; mais avant tout, j'espère que vous ne me refuserez pas ce que je vous demande.

Chidiok hésitait.

— Vous avez juré de me suivre au fond de l'enfer, ajouta Babington; je ne veux pas vous mener si loin, et vous oubliez déjà votre promesse!

Le jeune seigneur resta immobile.

— Oui, c'est aux pieds d'une femme que nous déposerons ce tableau. Mais je vous donne ma parole de gentilhomme que, sans trahir votre Alice, vous pouvez me suivre où je vous mène.

Chidiok céda aux instances de Babington et se présenta devant Bartholomé.

IV.

Quinze jours après, l'œuvre du peintre était achevée.

Les six gentilshommes se réunirent une dernière fois. Babington devait enfin dévoiler à son ami le secret qu'il lui avait caché jusqu'alors.

Chidiok eut, dès son arrivée dans l'atelier de Braugmarten, un juste sujet d'étonnement.

Le tableau contenait un septième personnage. C'était un homme d'un âge mûr, portant le justaucorps de buffle, les bottines éperonnées et tout l'attirail du costume militaire de cette époque. Le teint bilieux de son visage, l'expression farouche de ses traits contrastaient singulièrement avec les physionomies ouvertes et sereines des autres figures, si l'on excepte Chidiok, à qui Bartholomé, à tort ou à raison, avait donné un air si triste que le jeune gentilhomme ne voulut pas se reconnaître.

— C'est une mauvaise plaisanterie, dit-il à Braugmarten; vous ne me ferez pas croire que j'aie cette mine refrôgnée et ce teint blême. On dirait un criminel qu'on mène au supplice. C'est votre faute, Anthony. Sans vous je ne me serais pas laissé calomnier d'une si étrange façon.

Ces paroles produisirent un effet terrible sur le peintre. Il devint pourpre de colère, et se préparait sans doute à prendre la défense de son œuvre, lorsque Babington, venant au secours de son ami, éloigna l'orage en rappelant l'artiste à ses habitudes d'hôtelier et en lui donnant une mission au-dehors.

Lorsqu'on n'entendit plus les pas de Braugmarten, Babington revint auprès de Chidiok et lui tendit la main d'un air solennel en disant :

— Oui, l'heure est venue. Vous allez tout savoir... Nous vous avons mené trop loin pour que vous puissiez retourner en arrière. D'ailleurs, vous ne nous abandonnez pas lorsque vous saurez pour quelle cause nous allons combattre.

(La fin au prochain numéro.)

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Dans la nature — depuis l'animalcule jusqu'à l'éléphant — tout a sa destination, son but. L'Être suprême n'a créé, n'a pu créer rien d'inutile. Cependant, Dieu me le pardonne, je suis encore à me demander quelle est, sur cette terre, la mission de la limace.

Il y a surtout la limace grise, qui sillonne les voûtes de nos caves et les tapis de rayons baveux et argentés, qui a mis ma perspicacité aux abois. Toutefois, s'il est entendu qu'il en faut — pas trop n'en faut. Donc, vous, qui en avez vos prairies couvertes, infestées, tuez-les, tuez-les bien vite, après le fauchage, car cent de ces vilaines bêtes vous mangent un kilog. d'herbe par jour, et cinq mille, autant qu'une vache! Et notez que le dégât qu'elles causent est d'autant plus grand qu'elles s'attaquent de préférence, les gloutonnes, aux jeunes plantes qui germent dans les regains après la récolte du foin. Un homme peut facilement en faire une razzia de quatre mille dans les loisirs que lui laisse une journée pluvieuse. Lorsqu'on a passé sur un pré pour en tuer les limaces, il faut y revenir quelques heures après; ceux de ces animaux qui étaient restés cachés, alléchés par l'odeur de ceux qui ont été tués, et dont ils sont très-friands, ne tardent pas à sortir, de sorte que l'on en trouve souvent plus la deuxième et la troisième fois que la première.

LES NOCES D'ARGENT D'UNE FLÛTE.

Fantaisie.

I.

Avez-vous jamais entendu jouer de la flûte par M. Trompe d'Azur? Non; eh bien! tant pis, car cet artiste savait tirer de son instrument des sons si mielleux que les mouches qui voletaient dans la chambre faisaient trêve à leurs bourdonnements.

A l'âge de cinq ans, il reçut de S^t Nicolas sa première flûte. Ce fut une roucoulade enfantine qui dura trois ans, époque à laquelle les parents songèrent, vu ses dispositions, à le faire entrer au Conservatoire de la capitale. Huit années consécutives furent consacrées à l'étude de l'art divin. La famille s'extasiait sur les progrès du bambin; le père vantait à qui voulait l'entendre l'excellence de la respiration et la solidité des poumons de son cher Anatole; la mère faisait remarquer la souplesse, la dextérité des doigts de son fils unique et la beauté plastique de cette main qui ne maniait que son instrument.

Enfin le jour de gloire arriva; le jeune homme inaugura ses seize ans par un premier prix de flûte, obtenu à l'unanimité. On décora la maison, on donna un grand banquet, dans lequel on „flûta” autant de champagne que le jeune artiste avait flûté de doubles croches dans son existence. Les professeurs, le jury, les lauréats furent invités. Le maître porta un toast à son élève, l'élève à son maître. Tout le monde ratifia par des bravos; les accessits et les seconds prix se curent aussi un peu les héros de la fête; ils n'en burent que mieux et s'enivrèrent au point de confondre leurs instruments avec une flûte à champagne.

Depuis cette soirée, Anatole n'avait pas manqué d'accroître son talent par des études sérieuses, et sa réputation devint bientôt européenne, à ce point qu'un impressario lui fit des propositions superbes pour la Russie. La

ournée comprenait la Sibérie. M. Trompe d'Azur père, M^{me} Trompe d'Azur mère, essayèrent en vain de dissuader leur cher soutien.

— Nous sommes vieux, lui dirent-ils, puis tu vas gèler là bas; ta flûte et ton corps ne

pourront supporter ce climat. A quoi bon la renommée, à quoi bon les roubles? tu es assez connu, tu peux vivre sans t'expatrier.

Tout fut inutile, le flûtiste resta sourd aux supplications paternelles; il partit pour Tobolsk.

La compagnie italienne, sous la direction de M. Barnelli, comptait six artistes, dont deux du sexe féminin. La prima donna soprani, la Signora Gemma Case da Belli, une harpiste, Niali Doverni, un pianiste échevelé berlinois,



LA PAIX, D'APRÈS M. RONDELL.

du nom de Kreimer, italianisé Cremerelli, un violoniste français, M. De la Ture, surnommé de la Turelli, un violoncelliste hongrois, Schambockrédy, et enfin M. Trompe d'Azur, que l'on baptisa M. d'Azurelli.

La harpiste Niali Doverni, venait de se fiancer au violoniste de la Turelli, — une association de cordes musicales et de cœurs aimants. Ils formaient donc à eux deux un à parte dont la troupe comprenait la raison d'être.

Le pianiste avait laissé sa blonde Gretchen dans un coin de la Thuringe; c'étaient des amours âgées de quinze ans, qui attendaient leur majorité pour se bien connaître et se marier.

La rumeur publique avait répandu le bruit que le violoncelliste était marié et laissait, à Pesth, dans un grenier, une femme et sept enfants. Il n'y avait que le flûtiste et la prima donna qui fussent libres de bail.

Quant à d'Azurelli, il ne songeait qu'à sa flûte, quoique la signora Gemma Case da Belli lui prodiguât les œillades de ses grands yeux noirs. Pourtant un soir, à Tobolsk, la glace prit feu. Des répliques de rossignol, entre flûte et

gosier, opérèrent ce miracle : D'Azurelli tomba amoureux !

Les heures, les jours, les semaines se passèrent dans une adoration perpétuelle et mutuelle,



LA GUERRE, D'APRÈS M. RONDELL.

II.

La tournée touchait à sa fin ; l'impressario reçut un engagement pour l'Autriche. On fit un joyeux séjour à Vienne, on donna une série

de concerts à la „Blümensäle," au „Kolowaring," et par le bleu Danube on se rendit à Pesth, patrie de Schambockrédy. Là on apprit de source certaine que le violoncelle n'était nullement propriétaire d'épouse et de progéniture ;

ce qu'entendant, la divine Gemma tourna le dos à la flûte pour tendre les bras à l'archet. Il eût été de bon goût, convenable, séant, généreux que le bâton aux fils de crin repoussât la prima donna. Hélas ! pour le malheur d'A-

zurelli, le Hongrois agréa les avances de l'Italienne. Bouquets, instances, persuasion, billets doux, cadeau, rien ne réussit au malheureux flûtiste. L'indigne chanteuse se faisait des papillottes avec ses protestations d'amour.

D'Azurelli, pris d'un désespoir navrant, quitta la troupe et s'en revint auprès de ses parents avec dix mille roubles et un cœur brisé.

La famille Trompe d'Azur essaya inutilement de raccommoier ce cœur endommagé qui s'était émietté tout le long du voyage. A Tobolsk déjà il en était resté quelques fragments, à Vienne des morceaux gros comme une noisette, et à Pesth des morceaux gros comme le poing.

Désespérant à tout jamais de la constance féminine, d'Azurelli, âgé de vingt-quatre ans, et déjà misanthrope, résolut de se fiancer... à sa flûte!

Il lui demanda donc avec solennité si elle consentait à le prendre pour époux?

— Do, mi, sol, do, répondit la flûte, ce qui signifie l'accord parfait, autrement dit: „Oui.”

Do, ré, mi, fa, sol, la, si, soupira-t-elle ensuite. Le musicien acheva la gamme en disant: „Do,” résolution sur la tonique qui consacrait l'union éternelle.

Là-dessus, les époux firent un paisible „Do,” do. La ré... son (raison) leur avait fait faire une bonne chose; la mi... sère était désormais bannie de chez eux; la fa... cilité de s'aimer leur était octroyée, la sol... idarité serait chose certaine, la la... cheté humaine cessait d'exister, le si... lence serait gardé concernant cette association.

A partir de cet instant, l'artiste recouvra la plénitude de son talent, de son calme, et son cœur se cautérisa peu à peu.

De cette alliance naquirent plusieurs enfants: un beau garçon bien bâti qu'on appelait „Concerto,” une jolie et gracieuse jeune fille nommée „Sonate;” la cadette, une petite mutine, avait nom „Sonatine.” Longtemps après deux jumeaux vinrent au monde: „Menuet et Gavotte.”

Les cinq enfants faisaient la joie et l'orgueil de leurs parents. Les vieux Trompe d'Azur avaient eu le bonheur de connaître les aînés: „Sonatine” allait naître lorsqu'ils moururent.

Le temps a des ailes, et à l'heure où nous retrouvons Trompe d'Azur, il vient de célébrer ses noces d'argent. Oui, il a quarante-neuf ans, son aîné, Concerto, a passé vingt ans. Il est parti pour la Russie. Puisse-t-il n'y pas endurer les souffrances éprouvées par son père; Sonate à seize ans, elle fréquente le Conservatoire; au dernier concours elle fut lauréate. Sonatine attend ses quinze ans pour faire son entrée dans le monde, elle vit encore en portefeuille. Menuet et Gavotte sont placés chez un maître de danse de la vieille école. La Flûte porte très gaillardement son âge; elle a encore la voix fraîche; l'époux a conservé ses solides poumons; il en a donné la preuve à la soirée où a été fêté son heureux jubilaire. Son ancien professeur, courbé sous le poids des années, est venu s'asseoir à ce banquet de famille; un ou deux membres du jury vivent encore: ils se sont excusés, l'un pour cause de bronchite, l'autre pour cause de goutte.

Ajoutons que, malgré son âge, on offre à Trompe d'Azur pour épouse une jolie blonde qui serait probablement plus fidèle que sa brune Gemma, mais je crois qu'il est bien décidé à ne pas rompre son union artistique, „la meilleure des femmes ne valant pas une bonne flûte,” dit certain proverbe.

ERNESTINE VAN HASSLT.

CAUSERIE.

VOULEZ-VOUS ÊTRE HEUREUX ?

Tout le monde se sent fait pour être heureux et tend à le devenir, et cependant on ne parvient à rencontrer presque nulle part l'idéal si désiré. Les riches comme les pauvres, les grands comme les petits, le recherchent avec peu de succès, et finissent par ne plus croire au bonheur, „mot que les hommes ont inventé, disait Robert Peel, pour avoir l'air de chercher quelque chose.”

Pourtant, ce serait faire injure à la Providence que de supposer que nous avons été créés pour autre chose que pour notre bien; et l'on ne peut admettre que, par une sorte de contradiction, le bonheur ait été placé hors de notre portée, sur des sommets inaccessibles.

Il y a donc là un mystère qu'il nous faut éclaircir.

D'abord, on ne voit généralement que les hommes qui sont en lumière, et l'on ne s'aperçoit pas qu'il y a des cœurs contents dans les réduits obscurs, dans les sphères les moins élevées. Non, le bonheur n'est pas un mythe; mais nous avons presque toujours le tort de le chercher dans les choses qui nous manquent, quand d'autres le voient dans une de celles que nous possédons: le bonheur est comme une boule après laquelle nous courons tant qu'elle roule et que nous poussons du pied quand elle s'arrête.

**

Beaucoup de gens vous montrent la graine du bonheur dans le creux de leur main; mais ceux-là qui font commerce de cette graine sont les derniers à vous en montrer la feuille.

Eh bien, cher lecteur, cette plante qui devrait pousser comme le bluet et le coquelicot dans les blés, cette plante qu'on ne voit jamais plus haute que le cresson de fontaine et qui devrait dépasser les chênes, cette plante introuvable pour ainsi dire, je sais où il faut la chercher: dans la bonté et le travail.

L'homme n'a besoin, pour être heureux, ni des richesses, ni des honneurs, ni des violentes émotions qu'il poursuit avec acharnement. Quelle que soit sa position dans le monde, à quelque classe de la société qu'il appartienne, il sera content de lui, s'il se rend le témoignage de n'avoir obéi qu'à de généreux instincts. Le bonheur tient plus aux affections qu'aux événements, et, comme dit Bernardin de Saint-Pierre, on ne fait son bonheur qu'en s'occupant de celui des autres.

La joie de l'âme sensible s'accroît en effet de tout ce qu'elle enlève aux douleurs d'autrui, et la pitié elle-même a son charme; en se rendant propres les satisfactions des autres, c'est comme si l'on avait plusieurs âmes pour jouir, et si le bienfait n'est jamais perdu, c'est surtout parce qu'il est lui-même sa récompense. Un poète l'a dit:

Aimer, aimer, c'est être utile à soi;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.

Faut-il s'étonner dès lors que les bons cœurs aiment encore mieux donner que recevoir ?

**

Combien sont à plaindre, au contraire, les gens absorbés dans leur étroit égoïsme, qui semblent trouver mauvais que le soleil luise pour tout le monde et qui, s'ils le pouvaient, en feraient une chandelle pour l'enfermer dans leur chambre et en jouir tout seuls!

L'égoïste manque d'esprit au moins autant que de cœur; il fait un faux calcul, un mauvais choix parmi les objets qu'il suppose devoir concourir à sa félicité; il ignore de quels éléments se compose le plaisir sans regrets, s'étant imposé le triste devoir de rapporter tout à lui, de craindre tout des autres. „L'homme est méchant de peur d'être malheureux, dit un philosophe chrétien, et il est encore plus malheureux, parce qu'il est méchant.”

**

En résumé, ce dont nous avons le plus besoin, — le bonheur, — ce qui nous est le plus nécessaire, — la bonté, — est précisément ce qui coûte le moins, ce qui donne le moins de peine, ce qui exige le moins de sacrifice et se trouve le plus à la portée de tout âge et de toute condition.

Ne nous faisons pas illusion pourtant: l'humaine joie est comme la bulle de savon, fugitive autant que brillante; l'ivraie se mêle partout au bon grain; nous aurons toujours des ennuis à subir, des besoins nombreux à satisfaire, des écueils à éviter, des maux et des ennemis à combattre. Qu'opposer à tout cela, sinon le travail qui donne l'espérance, le travail, source de toute amélioration et de tout progrès? Et

n'est-ce pas le travail qui a retiré l'homme primitif de cet abîme de misères où il était plongé, pour l'élever successivement à cet état de grandeur relative que nous admirons tous?

Efforçons-nous donc d'être heureux par les seuls moyens qui existent de le devenir. Surtout, point de défaillance dans nos revers: l'oiseau posé sur une branche qui fléchit, ne craint rien, sentant qu'il a des ailes; et les virtuoses des bois chantent encore, même privés de la lumière et de la liberté.

JULES DE SOIGNIE.

LA FIN DE RÉMO.

Nous avons, dans notre dernier numéro, analysé rapidement la nouvelle œuvre publiée par M. Octave Pirmez, sous le titre de RÉMO, Souvenir d'un frère, et nous avons promis d'en donner quelques extraits.

Voici comment l'auteur raconte la mort et les funérailles de l'infortuné jeune homme auquel il a consacré un si noble monument par son livre, à la fois si littéraire et si philosophique.

„La veille, il s'était couché fort tard. Le matin même, après quelques courses en ville, il fit ses apprêts de départ pour A... Prévoyant qu'il logerait chez son garde, dans une maison isolée au milieu d'une sapinière, il demanda son grand revolver. Puis, il fit avancer une voiture, retourna en ville et revint à une heure après-midi.

Rentré dans le salon, il posa son carillon sur la table.

Le domestique le trouva écoutant un motif du „Tannhauser” de Wagner, qui souvent l'inspirait en ses veillées studieuses, et remarqua qu'il se dirigeait vers sa chambre à coucher pour y boucler sa malle. Il descendit alors pour lui chercher le déjeuner, mais à peine était-il sur le palier de l'escalier qu'il entendit une détonation suivie d'un grand cri, appel au secours.

Remonté précipitamment, il vit son infortuné maître qui, la main pressée sur sa poitrine, arrivait de sa chambre et allait s'appuyer chancelant au marbre de la cheminée, se regardant pâlir à la glace avec une expression de stupeur et de pitié.

— Voyez! voyez! s'écriait-il d'un accent désespéré.

Et il tombait à la renverse sur le plancher, qu'il inondait de son sang, et où il demeura longtemps faisant de vains efforts pour parler.

On n'avait pu arrêter le carillon qui, pendant toute son agonie, continua sa mélancolique sonnerie, instrument fatal, dont les mélodies, l'emportant dans le monde des esprits, lui avait fait oublier l'arme terrible qu'il maniait, chargée à son insu.

Lorsque le capitaine, habitant une maison voisine de la sienne, arriva près de lui, le pauvre Rémo, qui baignait dans son sang, respirait encore.

Il ouvrit les yeux et regarda son dernier visiteur avec une expression d'ineffable tristesse, qui se résumait en cette parole pleine d'angoisse: „En moriori!”

L'accident était sans remède. La balle lui avait atteint le cœur en lui transperçant la poitrine.

Précipité dans l'abîme par un trépas farouche, avec quel élan de repentir et d'inexprimable amour il avait dû y sombrer!

Dans son heure suprême, nul parent, nul ami, n'avait été près de lui pour recevoir ses adieux, et lui-même ne laissait aucun écrit qui pût faire prévoir qu'il eût le pressentiment de son éternelle et si prochaine disparition.

Sa mort, comme sa vie, devait s'envelopper du mystère de l'isolement.

Des étrangers entrèrent. Ils enfermèrent son jeune corps dans l'étroite demeure qui attend chacun de nous. Pendant les funèbres apprêts, je parcourus cette maison dont l'âme venait de s'éclipser, naguère retentissante de ses pas et de sa voix.

Les chambres étaient demeurées dans un désordre indiquant l'activité de sa pensée. Des livres, du papier, des journaux, des gravures, jonchaient les meubles. Dans le salon voisin on voyait encore les traces du tragique événement. Sur la table trois livres étaient ouverts: le poème de Jocelyn, l'Enfant, par Mgr. Dupanloup, et les Jours de Solitude. Partout je revoyais mon portrait placé par ses mains fraternelles à côté du sien, car il était pour moi un véritable frère, il avait un culte pour mes écrits, et, en mon absence, il se réjouissait de voir nos ombres réunies.

Bientôt deux voitures s'arrêtèrent devant la porte; l'une lui amenait, par une triste coïncidence, son harmonium, qu'il avait demandé l'avant-veille; l'autre était le char funèbre qui devait le transporter à la petite église de F....

Le cortège se dirigea avec lenteur le long des quais. La matinée était sereine. Les feuillages, dorés par l'automne, pendaient immobiles aux branches, et les eaux du fleuve chuchotaient discrètement entre leurs rives.

Quand le cercueil eut été déposé dans la grande nef de l'église et que le prêtre monta les degrés de l'autel pour commencer l'office, un large rayon de soleil, traversant les vieux vitraux du chœur, vint jouer sur le drap mortuaire, dernière caresse de la vie à celui qui l'avait méconnue pour lui avoir trop demandé! Un bouquet de fleurs rouges était posé sur l'autel; elles se détachaient comme des gouttelettes purpurines sur les blanches dentelles de la Vierge.

Ayant porté les regards à la voûte de l'abside, je fus frappé d'étonnement. J'y voyais, dans le triangle providentiel, l'œil de mon malheureux frère. C'était sa forme, sa couleur, son expression. Il nous fixait avec douceur et bienveillance. Cette apparence n'était pas un jeu de mon imagination, car, un an plus tard, étant retourné, mené par mes regrets, à l'église de F., j'y revis le même regard fraternel attaché sur moi avec non moins d'émotion. Ce me fut une consolation, tant il est naturel, aux heures de chagrin, de reconnaître l'action de Dieu dans les moindres phénomènes de la vie extérieure.

Lorsque le prêtre officiant prononça ces paroles: „Les flots l'ont submergé, et du fond des eaux de la mer il a invoqué ton nom, Seigneur. Tu as entendu sa voix, ne sois pas insensible à ses gémissements et à ses cris. Donne-lui le repos et la lumière éternels!" mon âme suppliante se mêlait à la sienne.

Les pérégrinations du pauvre corps inanimé n'étaient pas terminées encore.

Le mardi, premier jour d'octobre, dans l'après-midi, mon frère E.... l'abbé***, moi et nos domestiques, nous l'accompagnions dans le convoi qui le ramenait à A.... Nous y arrivâmes le soir. La foule des villageois se pressait à notre rencontre, et la compassion autant que la stupeur se lisait sur tous les visages. Je garderai un ineffaçable souvenir de cette scène de deuil.

La procession funèbre s'avancait sous les grands sapins, les voix vibrantes du prêtre et de ses assistants retentissaient dans la vallée; des torches de résine, agitant leurs longues flammes, éclairaient la marche tumultueuse de la foule, et le cercueil, porté sur les épaules des jeunes gens du village, nous précédait.

Lorsque, au-delà des ponts d'entrée, le cortège s'engagea sous les longues voûtes des portes, le vent, se lamentant dans les cimes alignées des peupliers, mêlait ses gémissements au murmure continu des eaux et faisait pleuvoir sur nos têtes des tourbillons de feuilles. Au fond de la cour intérieure, la chapelle ardente étincelait dans les ténèbres au milieu de la masse sombre des vieux murs et des groupes d'arbres aux formes solennelles.

Des sœurs noires appelées à veiller le défunt étaient là agenouillées, confondant leurs robes aux sombres tentures; on n'entendait plus que le monotone piétinement de la foule, les bruits mystérieux des rafales parcourant les bois, et ça et là, une exclamation de pitié.

Il semblait que les éléments se fussent accordés pour rendre plus navrant encore la triste retour de cet infortuné voyageur, qui n'avait vécu, pour son malheur, que de pen-

sées héroïques, et qui venait, en cette plaintive soirée d'octobre, me demander l'hospitalité de la mort.

Quelques instants plus tard, les avenues, le vestibule, les cours se désemplirent; les portecochères se refermèrent, et mon malheureux frère ne demeura plus livré à son sort fatal qu'en présence de ses derniers amis.

En cette nuit qu'il passa sous ce toit où il avait si souvent sommeillé en des rêves heureux, je le revoyais inanimé. Dans cette même chapelle mortuaire, quelques années auparavant, il sanglotait de me savoir atteint d'un accident et demandait à Dieu ma guérison. C'est là encore que, chaque année, nous nous trouvions réunis, le lundi de la Pentecôte, lorsque nous recevions sur nos bras la châsse de Sainte Rolende, pendant que les enfants du village jonchaient les planchers de fleurs.

Tout était fini désormais.

Tenu en éveil par mille pensées d'une tristesse qui s'augmentait de tant d'affectueux souvenirs, je vis s'évaporer lentement cette seconde nuit de deuil.

Le lendemain, le jour se leva brumeux, obscurci par une pluie fine. Ce n'était plus ce jour éclairé d'un beau soleil, pendant lequel l'âme ardente de Rémo s'échappait de son vêtement de chair; c'était celui où l'on allait confier ce vêtement à la terre dévorante.

Dès l'aube, les petites cloches champêtres semaient dans l'air leurs paroles dolentes, celle-là aussi qui était la filleule du mort et qui, en une matinée de fête, avait répondu à son appel.

Nous accompagnâmes à l'église notre aîné dans les régions inconnues, couché sous le drap mortuaire et que portaient les délégués de la jeunesse, et nous vîmes bientôt disparaître pour les siècles des siècles ce qui restait de lui.

.....
Insensiblement, la vallée avait repris son calme accoutumé. Celui qu'on y avait si souvent remarqué dans tout l'éclat de sa vitalité n'y reparaitrait plus, et la nature discrète continuerait à décrire ses cercles mystérieux. Ruisseaux qui courez insouciantes entre vos rives immobiles, arbres nonchalants que les brises font balancer, bourgeons qui vous épanouissez en feuillages que je vois courir éplorés par les sentiers, prairies frileuses et muettes aujourd'hui et qui demain serez émaillées de fleurs, vous semblez indifférents aux joies et aux deuils de l'humanité, et cependant le génie qui vous commande est celui qui nous mène, et si nous ne nous retrouvons pas en vous, en Dieu du moins, vous extérieur et nous intérieur, nous serons unis à la fin des temps. Aveugles êtes-vous, et, comme tous les aveugles, vous nous inspirez la paix et la résignation."

L'ANCIENNE DOMESTICITÉ NOBILIAIRE.

Les Romains, pour le service de leur personne, avaient des esclaves; les Francs, orgueilleux comme le sont tous les Barbares, trouvèrent cet usage indigne d'eux.

Ils continuèrent, suivant leur antique coutume, à se faire servir par les fils de leurs parents, de leurs „Leudes" ou fidèles; ils renvoyèrent à l'agriculture et aux travaux mécaniques les esclaves romains; et les serviles emplois de ces derniers furent remplis par des fils de princes ou de nobles.

De cette coutume germanique est résulté l'espèce d'illustration attachée, jadis, en Belgique et en France, à des places de domestiques.

Celui qui était chargé de la surveillance des chevaux et des écuries, que l'on appelait „comte de l'étable," devint le premier dignitaire sous le nom de connétable; le maréchal pensait et ferrait les chevaux; le sénéchal percevait les redevances du maître et le servait à table; le grand pannetier n'était qu'un boulanger; le grand veneur, le grand louvetier, étaient des domestiques chasseurs; le grand bouteiller était chargé des caves, tonneaux et bouteilles.

Que de familles se sont enorgueillies de compter parmi leurs aïeux des personnes char-

gées de titres qui rappellent des professions entièrement serviles!

Les nobles, depuis la première race, continuèrent d'envoyer leurs enfants dans les maisons des hommes puissants, et se sont crus fort honorés de pouvoir procurer à leurs fils, à leurs filles, des places de domestiques portant livrée et les titres de valets, varlets, servantes, filles, — dénominations qui, dans des temps plus polis, ont été changées en celles de gentilshommes, de filles ou dames d'honneur.

Z.

LA TOUR AU LIERRE.

Roman.

VI.

Dès la pointe du jour, le 21 du mois de juin, toutes les cloches d'Attigny et des environs faisaient entendre au loin leurs carillons joyeux. Le timbre sonore de la grosse cloche semblait convoquer et presser les fidèles, car c'était la fête de Saint-Méen, fête splendide, préparée longtemps à l'avance, en commémoration de certain événement, à la suite duquel les ossements du Saint, sauvés de la profanation, furent replacés en grande pompe dans la chapelle.

Aux deux côtés de la grande porte de l'église, on avait posé deux profonds bassins remplis d'eau puisée à la source dont, d'après la croyance populaire, les propriétés guérissent des maladies désespérées, et qui se trouve creusée au fond d'un rocher, abrité par une vaste voûte. C'est un lieu de réunion et de prière: Saint-Méen y est représenté en pierre à l'entrée, et cette entrée est toute garnie d'offrandes et d'ex-votos, surtout pendant la neuvaine.

Après la grand'messe et le sermon, la foule compacte et serrée depuis le chœur jusque bien en dehors de l'église, se rangea sur deux files, deux par deux, et la procession commença.

Les jeunes filles portant les bannières entonnaient d'une seule voix la complainte de Saint-Méen, complainte en dix-huit couplets dont les pensées, traduites en vers fabuleusement naïfs, avaient cependant une certaine harmonie, répétées par toute cette foule.

Enfin la procession s'écoula, se dirigeant vers la source en question, et laissa l'église déserte.

Une seule femme, agenouillée derrière un pilier, et cachant sous une mante ses traits pâles et doux, continuait à prier, comme absorbée par cette action.

Cependant, lorsqu'elle se sentit seule, elle releva la tête et dit en tendant les mains vers l'autel:

— Mon Dieu! je reste seule dans votre temple; je ne les suivrai pas à la source sacrée. Ils me chasseraient de leurs rangs peut-être, et ce soir, dans la solitude et sous vos yeux, j'accomplirai aussi mon pèlerinage annuel. Celle pour qui je vous invoque n'est pas non plus à cette fête.... Elle m'y a devancée par mon ordre, pour ne pas m'y rencontrer. Mon Dieu! exaucez la prière que je vous adresse pour elle; faites-lui l'existence plus douce qu'à moi; bénissez-la comme je la bénis, et que chaque année, à pareil jour, je puisse vous adresser des actions de grâce sur sa tendresse et sa vertu.

En ce moment celle qui venait de formuler ces vœux si touchants, entendit la procession qui se rapprochait.

Elle reprit soudain sa première attitude, et nul ne s'aperçut de sa présence. Tout le monde rentra dans l'église, et la cérémonie fut terminée par la bénédiction.

Alors la multitude, muette et recueillie, s'éloigna par divers chemins; puis, aux dernières vibrations des cloches, l'illumination de l'église s'éteignit, et tout rentra dans le silence.

Le vieux pasteur d'Attigny, après avoir quitté ses ornements sacerdotaux, se disposait à retourner chez lui, lorsqu'il fut timidement abordé par la femme mystérieuse qui attendait sa sortie de l'église.

— Eh quoi! c'est vous, Marguerite! Vous ici? dit tout bas l'ecclésiastique.

— Oui, mon père, je n'ai pu résister au désir de me joindre aux fidèles dans ce jour mémorable. Perdue dans la foule, je ne pouvais être reconnue, et je n'ai pas voulu m'éloigner sans vous dire que, pendant toute cette journée, mon cœur, reconnaissant de toutes vos bontés, n'a cessé d'implorer Dieu pour qu'il acquitte envers vous l'immense dette de gratitude dont je suis redevable à votre charité.

— Et votre Jeanne, va-t-elle bien, Marguerite?

— Oui, mon père. Mais j'aurais à vous entretenir à son sujet; car, plus que jamais, je sens avoir besoin de vos conseils.

— Quand vous voudrez, Marguerite, je suis toujours prêt à vous entendre. Revenez ces jours-ci: car, pour ce soir, je ne suis pas libre, et cette journée m'a épuisé.

— Eh bien! je reviendrai un de ces soirs, si vous le permettez. Je tiens à rentrer; nous sommes au 21 juin, et vous vous le rappelez, mon père... c'est une époque solennelle dans ma vie!

— En ce cas, au revoir, bonne et digne femme. Ayez courage et bon espoir.

A ces mots, après un dernier signe amical, le prêtre s'éloigna.

VII.

Restée seule, Marguerite se dirigea lentement vers la source de St-Méen.

Arrivée sous la voûte solitaire, elle jeta autour d'elle un regard triste et pensif, et machinalement, étendant la main, comme répondant à ses pensées, elle murmura tout bas:

— C'est là, il y a juste seize ans!... Cela est étrange, jamais ce souvenir ne m'avait été douloureux comme aujourd'hui; jamais, depuis lors, je n'étais venue ici que pour prier et bénir Dieu; car ici Dieu m'a faite mère!... Et ce soir, je souffre; malgré moi, je pleure; pourquoi donc mon âme est-elle brisée? Pourquoi cette inquiétude pénible et sans nom fait-elle battre ainsi mon cœur?... Ai-je regret de ce que j'ai fait? Oh! non. Cela est impossible, je ne puis regretter; ce n'est pas cela... Et pourtant, mes genoux tremblent et se débloquent sous moi!

Et Marguerite Champlin cacha sa tête dans ses mains, et se mit à sangloter longtemps.

Soulagée enfin par ses larmes, elle se sentit plus calme; la nuit venait, nuit d'été, toute brillante d'étoiles, tout embaumée d'un parfum de fruits et de fleurs. Un air tiède et pur faisait doucement frissonner les feuilles des arbres, et de ses suaves émanations rafraîchissait le front brûlant de la pauvre femme.

Peu à peu, par l'effet de cette belle nuit, elle redevint courageuse et résignée comme toujours.

Elle reprit le chemin de la „Tour au Lierre,” au milieu des marais et des bruyères fleuries, tandis que le cantique de St-Méen, venant bercer sa pensée, murmurait à son oreille la pieuse mélodie de la journée.

Arrivée à quelques pas de sa porte, comme dix heures venaient de sonner, elle entendit

une espèce de gémissement qui la fit tressaillir.

Dans cet endroit perdu et désert, nulle rencontre n'était pourtant à craindre; depuis seize ans Marguerite l'habitait, sans avoir jamais été troublée ni vue dans la tour, hors par Jean-Baptiste et Jeanne.

Ce bruit avait cependant quelque chose d'étrange qu'elle ne pouvait s'expliquer.

Elle s'arrêta surprise pour écouter.

Bientôt, un second gémissement, plus plaintif, plus douloureux, retentit encore; mais à cette seconde fois, Marguerite pousse un cri et s'élança:

— Turc, dit-elle, Turc, est-ce toi?

Et courant à l'animal, elle reste frappée d'étonnement.

C'était, en effet, le chien de Jeanne.

— Jeanne, Jeanne! s'écria Marguerite, ici, à cette heure!...

Et précipitant sa marche du côté par où le

VIII.

Peu de temps avant, un jeune homme, presque aussi troublé que Marguerite, avait suivi Turc à sa trace. Arrivé au fossé, le chien, qui courait en avant, avait disparu.

Incertain de la route à suivre et qui lui était inconnue, le jeune homme s'arrêta. Ayant vainement écouté et plongé ses regards dans cette solitude, que la nuit rendait encore plus déserte, ne sachant de quel côté se diriger, il se mit à siffler d'une façon particulière.

D'abord rien ne répondit; mais, à ses appels réitérés, il recueillit au loin les aboiements du chien.

Il siffla plus fort, et entendit enfin un bruit dans les broussailles.

Turc parut de l'autre côté du fossé.

Quoique ce fossé fût large et profond, le jeune homme n'hésita point. Souple et agile,

il prit son élan; d'un bond il se trouva auprès de Turc, qui, pendant ce temps, allait, venait de cette manière inquiète et raisonnée qui distingue les chiens; puis, se mettant à courir en avant, suivi de près par le jeune homme qui craignait de le perdre de vue, il s'enfonça dans les fourrés.

Tous deux arrivèrent bientôt au-devant d'une personne, qui, elle aussi, appelait le chien d'une voix entrecoupée par des sanglots.

— Turc, disait-elle, est-ce ma fille? est-ce ma Jeanne?

— Jeanne! exclama le jeune homme en se précipitant.

Marguerite et lui se trouvèrent face à face...

Tous deux, également surpris de cette rencontre, se regardèrent un moment sans pro-

férer une parole. Marguerite rompit la première le silence:

— Vous m'amenez ma fille, n'est-ce pas?

— Votre fille?

— Oui, ma Jeanne, mon enfant, vous me l'amenez?

Et, dans une sorte de fiévreux délire, Marguerite pressait la main de l'inconnu.

— Je la cherche moi-même, Madame, lui répondit-il avec tristesse.

— Vous la cherchez, vous! Vous cherchez ma fille!... Qui donc êtes-vous?

— Je me nomme Charlot, Madame.

— Charlot!... Ah! je vous connais. Jeanne m'a parlé de vous; mais vous devez savoir où elle est, vous venez me le dire, me rassurer...

— Je l'ignore, Madame... mais elle n'est pas à l'étable... On s'est aperçu qu'elle n'était pas rentrée... Je l'ai cherchée dans tout le village...

— Ah! disparue!... disparue!... ma fille! Ah! voilà le malheur que je pressentais!...

— Oh! je la retrouverai, Madame! je vous le jure.

— Comment et par quel moyen?

En ce moment, le chien dressa les oreilles; et, aspirant l'air, fit entendre un aboiement prolongé.

Charlot, le désignant aussitôt à Marguerite, lui dit d'une voix assurée:

— Espérez, Madame; il m'a guidé vers la mère, il saura bien me guider vers la fille.

(A continuer.)



L'HAMSTER VULGAIRE.

chien était accouru, elle appela sa fille à haute voix; mais un hurlement sourd de Turc répondit seul à ce cri.

Plus troublée, Marguerite s'avança encore et ne vit personne, tandis que le chien continuait ses tristes gémissements.

— Mon Dieu! fit Marguerite éperdue et tremblante, qu'est-ce que cela veut dire? Turc, viens ici, mon chien, dis-moi où est Jeanne... Comment es-tu là?

Et dans son désordre, la malheureuse attendait une réponse, en épiant tous les mouvements du chien.

Turc gratta violemment à la porte, que Marguerite s'empressa d'ouvrir.

D'une main convulsive, elle alluma sa lampe. Le chien, à peine entré, se mit à fureter partout.

Marguerite, les yeux ardemment fixés sur lui, sentait son anxiété s'accroître.

Voyant enfin sa recherche inutile, Turc revint à Marguerite, qui, dans son saisissement et son effroi, venait de tomber sur une chaise.

Le noble et intelligent animal posa aussitôt quelque chose sur ses genoux.

A la vue de ce qu'il lui donnait, la pauvre mère bondit et s'écria:

— Ma fille est morte! morte! car voilà sa médaille bénite! Ma fille Jeanne, ma fille Jeanne est morte!

Et, folle de désespoir, elle se mit à courir au milieu des marais, suivie de Turc, qui continuait à gémir.